



WOOD IN MOLENBEEK

UNE ENTRÉE PAR L'ACTION POUR RÉPONDRE À UNE QUESTION DE RECHERCHE

MÉTA-ANALYSE D'UN PROJET DE RECHERCHE-ACTION PARTICIPATIVE



Licence Creative Commons CC BY SA
Cette production est sous licence Creative Commons CC BY SA 2.0 .BE.
Pour consulter une copie de la licence, visitez creativecommons.org



TABLE DES MATIÈRES

1.	AUTEUR.E.S	4
2.	RÉSUMÉ	5
3.	WOOD IN MOLENBEEK : UNE ENTRÉE PAR L'ACTION POUR RÉPONDRE À UNE QUESTION DE RECHERCHE UNE DÉMARCHE DE RAP	7 10
4.	ÉLÉMENTS DE CONTEXTUALISATION : LE QUARTIER HEYVAERT, SES VOITURES ET SES HABITANT.E.S LE QUARTIER DES VOITURES HÉTÉROGÉNÉITÉ SOCIO-ÉCONOMIQUE ET CULTURELLE DE LA POPULATION UNE ZONE DE TRANSIT DANS LES MOUVEMENTS MIGRATOIRES HEYVAERT, UN QUARTIER « POUBELLE » DES CHANGEMENTS À VENIR	12 13 16 16 17 18
5.	UN PROJET DE RAP ACCESSIBLE AUX CITOYEN.NE.S AU DÉPART D'UNE PROPOSITION CONCRÈTE LA PERTINENCE D'UNE ENTRÉE PAR L'ACTION LES LIMITES DE NOTRE APPROCHE	19 20 28
6.	OUVERTURES	30
7.	LEXIQUE DES ABRÉVIATIONS	31
8.	RÉFÉRENCES	32

AUTEUR.E.S

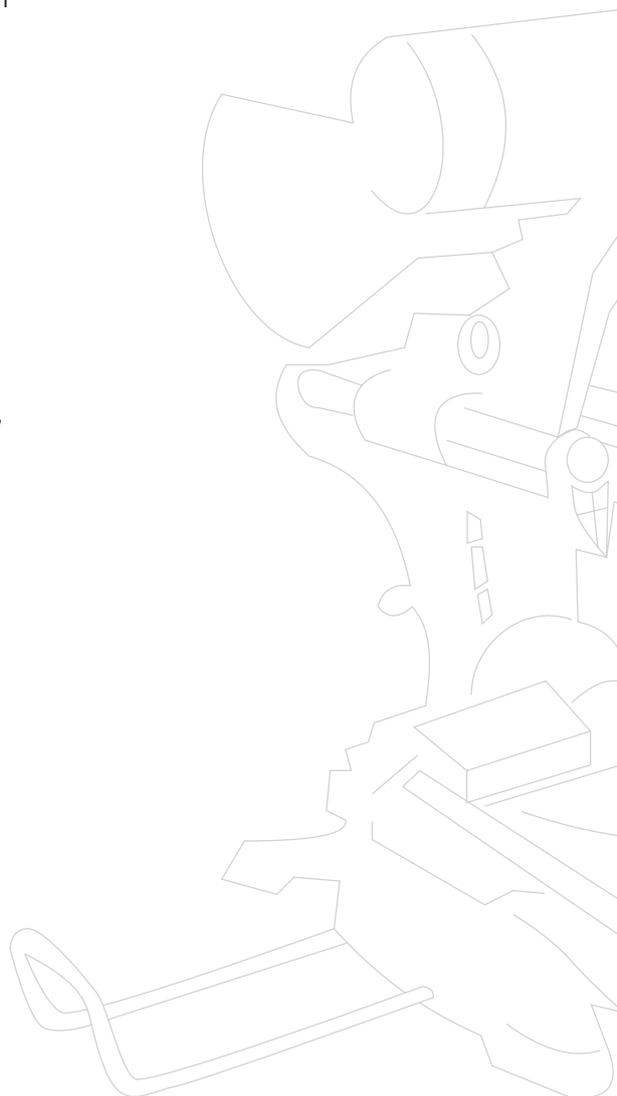
Maëlle Van der Linden a réalisé une maîtrise en anthropologie, a conduit un travail de fin d'études sur l'essor d'un modèle agroalimentaire alternatif (Agricovert) et est chargée de recherche à l'UCLouvain. Ses recherches à Gembloux (Belgique) et en Région de Bruxelles-Capitale traitent de questions de transitions, d'alimentation durable et de pratiques de récupération. Maëlle est actuellement assistante de recherche sur le projet Wood in Molenbeek et membre du Laboratoire d'Anthropologie Prospective (LAAP) de l'UCLouvain; vanderlinden.maëlle@gmail.com

Lisa Auquier a réalisé une maîtrise en éducation permanente et est animatrice-valoriste pour le projet Wood in Molenbeek (Co-create, Innoviris). Ses expériences professionnelles en Belgique, au Canada et en France l'amènent à aborder des sujets tels que l'éducation aux médias, la transition et la gestion des ressources auprès de publics variés. Elle est actuellement animatrice-valoriste au sein de l'ASBL Énergies et Ressources pour le projet Wood in Molenbeek; lisaaquier@hotmail.com

Julie Hermesse est docteure en anthropologie à l'UCLouvain et membre du Laboratoire d'Anthropologie Prospective (LAAP). Ses recherches au Guatemala, dans les Caraïbes, aux Philippines et en Belgique traitent de transitions écologiques; julie.hermesse@uclouvain.be

Xavier Guilmin a réalisé une maîtrise en sociologie avec un intérêt particulier pour les problématiques environnementales, en particulier la gestion des déchets et les pratiques sociales, culturelles et techniques qui y sont associées. Il est actuellement chargé de projets au Département Développement Durable de la Commune de Molenbeek-Saint-Jean où il développe, entre autres, des projets en économie circulaire¹. Ses projets visent à expérimenter et soutenir, à l'échelle locale, l'émergence de nouvelles pratiques et de nouveaux systèmes de gestion et d'utilisation des gisements et flux de déchets-matériaux. À partir de projets pilotes préexistants et avec les autres partenaires du projet, il a amorcé le projet Wood In Molenbeek (Innoviris) et a contribué à son développement; xguilmin@molenbeek.irisnet.be

¹Nous définissons l'économie circulaire telle que décrite dans le Programme Régional bruxellois en Économie Circulaire (PREC) (2016-2020), c'est-à-dire comme « Un système économique d'échange et de production qui, "à tous les stades du cycle de vie des produits (biens et services), vise à augmenter l'efficacité de l'utilisation des ressources et à diminuer l'impact sur l'environnement tout en développant le bien-être des individus. L'économie circulaire vise également à diminuer drastiquement le gaspillage des ressources à la source tout en assurant la réduction des impacts environnementaux et l'augmentation du bien-être. Dans toute la mesure du possible, elle se développe à l'échelle locale en créant des chaînes de valeur peu délocalisables. » (Be Circular 2016, 3)



RÉSUMÉ

Le projet Wood in Molenbeek (financé par l'appel Co-Creaté d'Innoviris) a été initié en janvier 2017 par une équipe de partenaires aux profils hétérogènes. Pendant trois ans, ils, elles ont expérimenté les conditions d'émergence d'un système alternatif, collaboratif, circulaire et local de gestion du déchet-matériau bois (DMB) dans un quartier populaire de Bruxelles : le quartier Heyvaert (Molenbeek-Saint-Jean). À Heyvaert, ils,elles se sont donné.e.s pour objectif d'introduire la problématique de gestion des déchets urbains par le « faire » plus que par le « dire ». En ouvrant un atelier bois en plein cœur du quartier, ils,elles ont démarré par le concret pour éviter d'imposer d'emblée un ensemble de concepts et théories difficilement abordables et pour entrer en contact avec des citoyen.ne.s qui ne participent généralement pas. Une méthode qui propose une alternative aux dynamiques en place où une élite politique et économique dispose des cartes pour façonner la ville (Harvey 2008). Arrivant à la fin de leur parcours, ils,elles proposent d'interroger les succès et les limites de cette expérience à la lumière des inégalités épistémiques.

WOOD IN MOLENBEEK : UNE ENTRÉE PAR L'ACTION POUR RÉPONDRE À UNE QUESTION DE RECHERCHE

Le projet *Wood in Molenbeek* (WIM) est un projet de recherche-action participative (RAP) de trois ans, financé par l'Institut bruxellois pour la Recherche et l'Innovation (Innoviris) dans le cadre de l'appel Co-Create. Il a été initié en janvier 2017 par une équipe transdisciplinaire de partenaires venant d'horizons très différents : fonctionnaire, consultant.e.s, entrepreneur, citoyen.ne.s, anthropologues, ingénieurs-architectes, animatrice-valoriste² et menuisier. Ensemble, ils s'interrogent sur les conditions d'émergence d'un système alternatif, collaboratif, circulaire et local de gestion du déchet-matériau bois (DMB) au sein d'un quartier populaire de Bruxelles (Belgique).

La RAP, un des piliers de l'appel Co-Create, était un concept relativement nouveau pour l'ensemble des partenaires du projet. Exception faite de l'équipe du Laboratoire d'Anthropologie Prospective (LAAP) qui l'a expérimenté une première fois dans le cadre du projet *Ultra-Tree*³ également financé par l'appel Co-Create (Hermesse et Van der Linden 2017; Hermesse et al. 2018; Hermesse 2019; Vankeerberghen et Hermesse 2019; Hermesse, Plateau et Van der Linden à paraître).

Les données exposées dans ce chapitre ont été produites à l'aide d'outils méthodologiques multiples qui reflètent la diversité des expertises présentes autour de la table. Au quotidien, nous avons jonglé entre des **méthodologies de recherche universitaire classique** (ex. : des entretiens semi-directifs et informels, la participation observante, une quantification top-down du métabolisme urbain...), des **méthodes de recherche qui favorisent la récolte de données coconstruites** (ex. : la quantification du DMB disponible dans le quartier sur base d'une analyse de terrain, la mobilisation d'outils de la RAP (Van Campenhout, Franssen, et Cantelli 2009; Chevalier et Buckles 2013) et des **outils d'intelligence collective** pour animer les espaces de réflexion avec le citoyen.ne.s et les partenaires.

²« Le ou la valoriste est amené à travailler dans une "ressourcerie". Le concept de "ressourcerie" se définit comme une activité économique créatrice d'emplois et porteuse de valeur ajoutée, dont la priorité est la valorisation maximale de produits en fin de vie (déchets), notamment via la réutilisation. Elle le fait de façon intégrée — de la collecte à la vente de seconde main — par la mise en commun des compétences professionnelles de différents acteurs locaux de l'économie sociale et du monde culturel. Travail du bois, travail du fer, réparation de matériel électrique et électronique, relookage et design... : la liste n'est pas exhaustive » (SIEP 2019).

³Le projet Ultra Tree (2015-2018) questionne les conditions d'installation efficace de projets de maraîchage périurbain sur petite surface qui puisse satisfaire la demande bruxelloise en fruits et légumes de manière durable. Pour plus d'informations sur le projet et les livrables produits : <http://www.cocreate.brussels/-UltraTree->

Dans cet écrit, nous posons un regard critique⁴ sur ce projet qui aspire à impliquer des citoyen.ne.s issu.e.s d'un quartier populaire à un processus de RAP. Nous sentons le besoin de prendre du recul sur nos pratiques de recherche et d'action, car nous nourrissons des réserves sur le chemin parcouru.

En dépit de l'engouement que le projet a suscité dans le quartier, nous ne sommes pas parvenus.e.s à impliquer les locaux à tous les stades de la recherche : de la (re) définition de la question de recherche, à la valorisation des résultats en passant par la collecte et l'analyse de données (Cosson et al. 2019; Jollivet 2007; Crosnier, Neubauer, et Storup 2013; Chevalier et Buckles 2013).

Nous souhaitons aussi nous interroger sur les conditions d'accessibilité de ce type de projets pour les membres de la société civile qui ne participent généralement pas à des démarches comme celle-ci (Legris-Revel 2017; Carrel 2013). Lorsque la RAP est utilisée pour opérer un changement au sein de la recherche en proposant une ouverture sur l'ensemble de la société, elle doit se donner les moyens d'aller à la rencontre de ces publics pour faire émerger leurs problématiques. De nombreux obstacles peuvent se dresser entre la rencontre de ces publics, la compréhension des problématiques locales, le choix des méthodologies et leur traduction en projet de RAP.

Enfin, nous tenons également à partager notre expérience d'un projet de RAP parfois éprouvant pour les partenaires. Si la RAP bouscule les pratiques, elle bouscule aussi les praticien.ne.s qui la mettent en place. Elle requiert un décentrement de chacun.e, une prise de risques, une certaine humilité et beaucoup de confiance en soi et en l'autre. Un équilibre qui n'est pas facile à atteindre et qui peut facilement faire émerger des tensions au sein des groupes (Legris-Revel 2017).

⁴Cet article vous est proposé par quatre auteur.e.s impliqué.e.s sur le projet de recherche-action participative (RAP) Wood in Molenbeek (WIM). Ils s'exprimeront à travers le « nous » tout au long de cet article. Nous utiliserons le pronom « ils » pour parler de l'ensemble des partenaires du projet, sachant que tous n'ont pas pris part à l'écriture de cet article. Nous tenons à remercier l'ensemble des personnes qui nous ont permis de prendre du recul sur nos pratiques et qui ont contribué de près ou de loin à la rédaction de ce chapitre : nos partenaires sur le projet WIM (Victor Ooghe, Pierre Mélon, Pierre Braffort, Élisabeth Mareels), les citoyen.ne.s qui ont pris part au projet, l'équipe du centre d'appui de l'action CoCreate (Emmanuel Massart, Laure Malchaire et leurs collègues), la cellule de recherche stratégique de l'action CoCreate (Innoviris), nos collègues du Laboratoire d'anthropologie prospective et enfin les participants à l'école thématique sur la recherche-action participative du GDR PARCS.



À travers cet article, nous prendrons le temps de partager nos succès et nos limites. L'objectif étant de les comprendre et d'offrir un décentrement sur nos pratiques. Dans un premier temps, nous planterons le décor en proposant une description du quartier, de ses habitant.e.s et des tensions qui l'habitent. Dans un second temps, nous partagerons une analyse des interactions qui ont émergé entre les partenaires et les citoyen.ne.s : des premiers contacts aux méthodes utilisées pour faire en sorte que les habitant.e.s s'approprient l'outil WIM. Enfin, nous prendrons du recul sur cette expérience pour différencier les facteurs qui ont offert une réelle place aux citoyen.ne.s dans ce projet des facteurs qui ont posé problème. Ce faisant, nous espérons contribuer à la littérature qui questionne les conditions d'existence d'un décloisonnement des savoirs entre milieux universitaires et citoyen.ne.s issu.e.s de quartiers populaires (Pivot et Leroy 2001; Legris-Revel 2017).

UNE DÉMARCHE DE RAP

L'appel **CoCreate** est un financement de trois ans, proposé par l'Institut bruxellois pour la Recherche et l'Innovation (Innoviris) à destination des entreprises, des organisations non marchandes et des organismes de recherche bruxellois. Cet appel a pour ambition de développer de nouveaux projets de recherche en cocréation consacrés à la thématique de la résilience urbaine en Région de Bruxelles-Capitale.

La **RAP** est un courant de recherche qui vise à créer des ponts entre recherche et société civile (groupes de citoyens constitués ou non, associations, entreprises...) autour d'un projet commun. Les projets de RAP tentent d'obtenir des résultats théoriques et pratiques qui soient valorisables et importants pour l'ensemble des parties prenantes (Anadon 2007; Chevalier et Buckles 2013). Dans ce type de recherche, les partenaires sont amené.e.s à participer avec équité (Israel et al. 1998; Bordeaux et al. 2007) à toutes les phases du processus de recherche (Legris-Revel 2017) et y apportent leurs expertises propres (Anadon et Couture 2007). Le postulat sous-jacent étant que, pour produire une innovation sociale ou technique complexe, il faut travailler avec l'ensemble des acteurs et actrices concerné.e.s par la question (Dubost et Lévy 2002; Chevalier et Buckles 2013; Blangy 2017).



LES ÉTAPES D'UNE RECHERCHE EN CO-CRÉATION — SOURCE : LEGRIS-REVEL (2017) TRADUIT EN FRANÇAIS PAR SIMON DE MUYNCK ET ETIENNE TOFFIN

Dans le cas du projet WIM, les scientifiques peuvent, par exemple, apporter des méthodes de travail, partager l'expertise de leur domaine de recherche et diffuser aux autres de manière synthétique les informations les plus saillantes qu'ils/elles retrouvent dans la littérature scientifique. Les citoyen.ne.s, généralement non valorisé.e.s par la

recherche scientifique, peuvent produire des connaissances sur leur quartier et apportent également un ensemble de savoirs, savoir-être et savoir-faire propres à leurs parcours de vie. L'équipe de terrain, pour sa part, peut partager son expertise technique du travail de la matière et créer des ponts entre les citoyen.ne.s et les scientifiques.

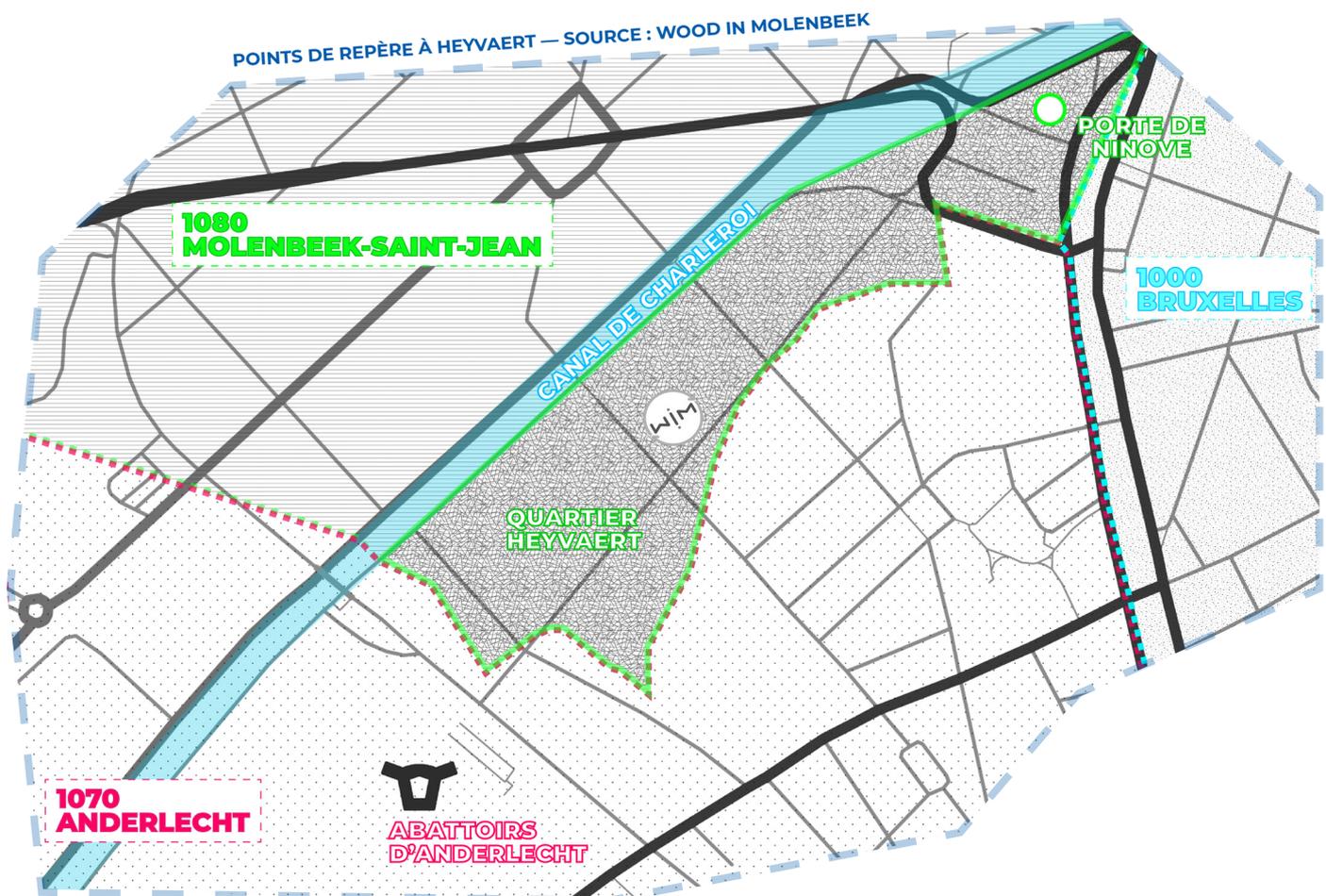
Les recherches qui s'ancrent sur un partenariat réel entre Sciences et Société sont présentes dans la littérature sous de nombreuses appellations qui peuvent facilement prêter à confusion : recherche transdisciplinaire (Brandt et al. 2013), cocréation, « recherche-action, recherche-intervention, impliquée, apprentissage collaboratif, recherche-formation, investigation collaborative, recherche collaborative, recherche-action collaborative, recherche communautaire collaborative, recherche-action critique, émancipatrice (...), enquête participative, collective, conscientisante et militante... » (Blangy 2017, 79). Ces nombreux qualificatifs témoignent de l'existence d'un ensemble de pratiques qui peuvent varier en fonction de la conception des projets, des modes de décisions qui auront été privilégiés, des objectifs poursuivis par la recherche et des modes et des degrés d'implication des différentes parties prenantes (Hughes 2008; Blangy 2017; Grundy 1988).

**FORMALISER
LES RÉSULTATS**

**DÉTERMINER
LA VALORISATION
DES RÉSULTATS
(ARTICLE ET AUTRES**

ÉLÉMENTS DE CONTEXTUALISATION : LE QUARTIER HEYVAERT, SES VOITURES ET SES HABITANT.E.S

Le projet WIM a démarré en janvier 2017 au cœur du quartier Heyvaert. Le quartier Heyvaert doit son nom à la rue Heyvaert, qui constitue en quelque sorte l'axe central de ce quartier, le parcourant du nord au sud. Nous situons le quartier sur une zone d'environ 18 hectares, entre la Porte de Ninove au nord, le Canal de Charleroi à l'ouest et les Abattoirs d'Anderlecht au sud.



LE QUARTIER DES VOITURES

Dominé par des fonctions non résidentielles, le quartier Heyvaert est connu du grand public comme le « quartier des voitures » (Deffet 2018; Inter-environnement Bruxelles 2017). Un commerce de voitures d'occasion (CVO) transitant de l'Europe vers l'Afrique y a élu domicile il y a près de 25 ans et y prospère encore actuellement (Rosenfeld 2013; Van Crieelingen et Rosenfeld 2015). En pleine journée, pendant la semaine, les rues sont envahies d'hommes impliqués directement ou indirectement dans ce commerce d'exportation, allant du businessman libanais au capital financier important, à de petits entrepreneurs d'origine africaine subsaharienne à l'organisation approximative et en situation précaire. Tous occupent en nombre les rues agitées du quartier.



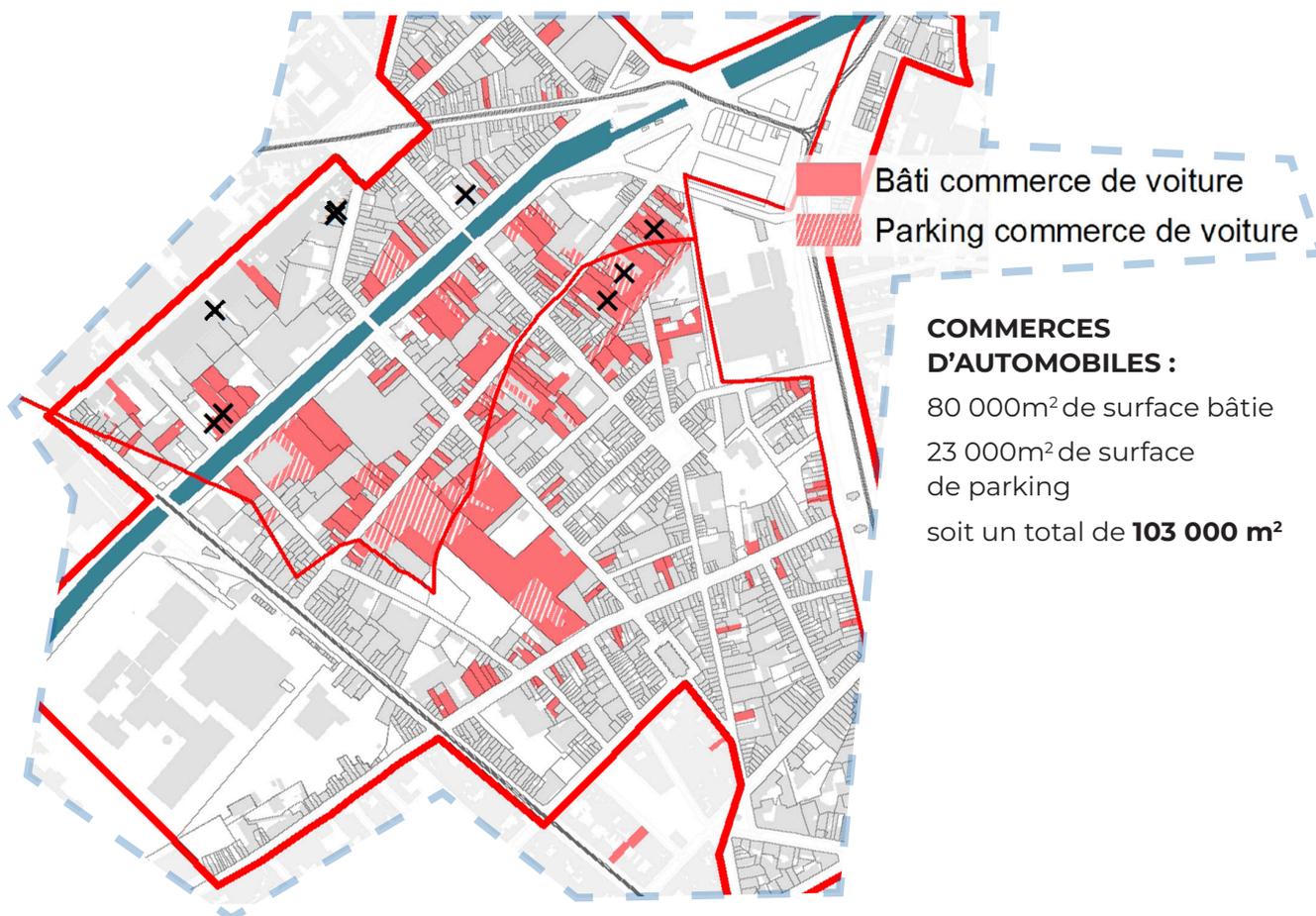
GRAFFITI, QUAI DE L'INDUSTRIE - SOURCE : WOOD IN MOLENBEEK



CAMION PORTE HUIT, RUE HEYVAERT - SOURCE : WOOD IN MOLENBEEK

Au quotidien, les habitants et les habitantes se plaignent des effets de ce commerce sur leur quartier. Ces mécontentements sont causés par des nuisances mesurables (nuisances environnementales, olfactives et sonores, insécurités routières, dégâts causés par les camions sur la chaussée, appareils, matelas, pneus et pièces détachées abandonnés dans la rue, bidons d'huile, huiles déversées...), mais également par un ensemble de dimensions symboliques et contextuelles qui varient d'un.e habitant.e à l'autre (Colon 2012). Si certain.e.s citoyen.ne.s exigent le départ de ce commerce, d'autres regrettent simplement le manque de liens constructifs qu'ils.elles entretiennent avec les garagistes.

OMNIPRESENCE DU CVO — SOURCE : CONTRAT DE RENOVATION URBAINE (2017, 25)



Depuis l'arrivée des voitures à Heyvaert, de nombreux projets de déménagement du CVO vers la périphérie de la ville ont été annoncés par les pouvoirs publics. Un transfert qui pourrait libérer des espaces conséquents sur ce territoire pour diversifier les activités économiques et augmenter l'offre de logements à proximité du centre-ville. Cela dit, les habitant.e.s ne croient plus trop en cette délocalisation. Aucun projet de déménagement n'a été concrétisé, le dernier en date ayant échoué en 2018 (Port de Bruxelles 2018).

HÉTÉROGÉNÉITÉ SOCIO-ÉCONOMIQUE ET CULTURELLE DE LA POPULATION

Le quartier est également caractérisé par une forte hétérogénéité socio-économique et culturelle. S'y côtoient une classe moyenne blanche qui y réside depuis quelques années seulement, une population d'origine maghrébine, des migrant.e.s d'Europe de l'Est, des primo-arrivant.e.s syrien.ne.s, des acteurs majoritairement d'origine africaine subsaharienne qui travaillent dans le commerce de véhicules d'occasion, ainsi qu'un ensemble de personnes investies dans une économie informelle annexe au CVO (vente d'électroménager d'occasion, vente de matelas, vente de repas à même la rue...)

Le profil sociodémographique des habitant.e.s du quartier présente les caractéristiques marquantes d'une zone fragilisée (Monitoring de quartier 2016). Pour en citer quelques-unes : Heyvaert présente un taux de chômage chez les jeunes plus élevé de 20 % que la moyenne régionale et les locaux vivent dans des logements de 60 m² de logement/hab. comparé à une moyenne de 74 m²/hab. pour la Région bruxelloise (Monitoring de quartier 2016). En outre, à Heyvaert 40,34 % de la population est statistiquement étrangère (Monitoring de quartier 2014), ce qui n'inclut pas les personnes sans statut de résidence ni les personnes d'origine étrangère qui ont obtenu la nationalité belge.



UNE ZONE DE TRANSIT DANS LES MOUVEMENTS MIGRATOIRES

DECHETS ABANDONNÉS RUE DE LIVERPOOL
SOURCE : WOOD IN MOLENBEEK

Depuis le début du 20e siècle, le quartier assure une fonction de point d'entrée dans la ville pour les populations précarisées d'origine étrangère (Park et al. 1967; Chabrol et Rozenholc 2015). Les nouveaux.elles arrivant.e.s s'y dirigent pour plusieurs raisons. Les loyers y sont relativement bons marché et les contrats faciles à conclure (Chabrol et Rozenholc 2015). Les arrivant.e.s y voient une opportunité d'y trouver du travail dans et autour du CVO. Les migrant.e.s y trouvent aussi des repères socioculturels précieux : présence de membres





DECHETS ABANDONNES RUE HEYVAERT
SOURCE : WOOD IN MOLENBEEK

**DECHETS ABANDONNES
QUAI DE L'INDUSTRIE**
SOURCE : WOOD IN MOLENBEEK



d'associations et de commerces de leur communauté, accessibilité de nombreux lieux de cultes... Ces infrastructures attirent d'ailleurs des citoyen.ne.s qui n'habitent pas le quartier.

Cela dit, ils.elles s'y installent généralement dans une perspective de court terme (ce qui ne les empêche pas de revenir par la suite pour profiter des infrastructures décrites ci-dessus). Cette réalité entraîne un renouvellement très fréquent de la population locale. Leurs départs, ils l'envisagent entre autres à cause de la présence du CVO, de la qualité peu salubre du bâti local et de l'exiguïté du marché locatif. Lorsqu'ils.elles quittent leur logement, ils.elles sont beaucoup à se débarrasser de leurs biens superflus dans les rues du quartier, encomrant les trottoirs de déchets en tout genre.

HEYVAERT, UN QUARTIER « POUBELLE »

À Heyvaert, les rues sont régulièrement remplies de dépôts de déchets sauvages qui ne proviennent pas seulement des déménagements fréquents : des déchets y sont déposés délibérément par des personnes extérieures au quartier, mais aussi par des résident.e.s et des commerçant.e.s.. Des locaux qui ne mobilisent pas les filières de gestion de déchets et systèmes ad hoc proposés par l'Administration communale locale et par la Région. À ceci viennent encore se greffer d'autres facteurs : une forte distance culturelle, une méconnaissance ou encore une faible préoccupation en matière de salubrité, d'environnement et d'écologie au sens large.

Les habitant.e.s sont mécontent.e.s de cette situation et qualifient régulièrement leur territoire de « quartier poubelle » (Deffet 2018) faisant référence aux déchets présents dans les rues, aux nuisances causées par le CVO, aux mouvements migratoires incessants qui font partie intégrante de la vie du quartier et à une faible attention de la part des autorités communales.

PALETTES ABANDONNEES RUE DU BATEAU
SOURCE : WOOD IN MOLENBEEK



DES CHANGEMENTS À VENIR

La zone Heyvaert est également sujette à d'importants projets urbanistiques (Contrat de quartier Heyvaert, Contrat de quartier durable Petite Senne, Contrat de rénovation urbaine Heyvaert-Poincaré, Plan d'Aménagement Directeur, Programme régional bruxellois en Économie Circulaire...). De nombreux chantiers publics et privés sont prévus sur le court et le moyen terme pour améliorer le cadre de vie du quartier tout en conservant son profil spécifique d'accueil des activités économiques productives (création de parcs publics de qualité, d'une percée verte le long de l'ancien tracé de la Senne, de logements accessibles, de crèches, aménagements de l'espace public favorisant la mobilité douce). Ces mutations du territoire intéressent les promoteurs et promotrices immobilier.e.s que les pouvoirs publics tentent de cadrer par les différents outils de planification (Plan d'Aménagement Directeur 2018). Dans l'ensemble, ces transformations laissent entrevoir des changements majeurs pour le quartier et pour ses habitant.e.s qui sont généralement peu informé.e.s des transformations à venir (Chabrol et Rozenholc 2015).

Au-delà des déchets et des voitures, le quartier Heyvaert aussi un quartier idéalement situé, à proximité du centre-ville de Bruxelles (Lenel 2015; Sacco 2015; Sénéchal 2015; Chabrol et Rozenholc 2015), un espace qui souffre fortement d'un manque d'espaces verts (Plan d'Aménagement Directeur 2018), des associations communautaires et religieuses (Chabrol et Rozenholc 2015), des commerces représentatifs des vagues de migrant.e.s présent.e.s sur le territoire (restaurants, petites épiceries spécialisées, boucheries Hallal, boulangerie, grossistes, commerces de téléphonie et de transfert d'argent...), des associations subventionnées par les pouvoirs publics (Hall des sports, maison de quartier, antenne de quartier...), une entreprise de revente d'acier, deux lavoirs, des magasins de meubles, une quincaillerie, des maisons délabrées, quelques bâtiments fraîchement rénovés aux abords du Canal à destination de la classe moyenne...

C'est au sein de ce quartier tiraillé par des logiques de paupérisation et de gentrification (Chabrol et Rozenholc 2015) que notre équipe de partenaires s'est lancé le défi de travailler à échelle locale pour impliquer des citoyen.ne.s dans le questionnement et l'expérimentation technique pour développer une gestion durable du matériau bois.

Au départ du projet, le quartier Heyvaert avait été sélectionné sur base de plusieurs critères : une présence de DMB en quantité considérable, des enjeux évidents de propreté publique et de gestion des déchets, des disparités et fractures sociales importantes nécessitant l'élaboration de propositions innovantes pour le quartier et l'accessibilité de locaux vides exploitables pendant toute la période d'expérimentation.

UN PROJET DE RAP ACCESSIBLE AUX CITOYEN.NE.S AU DÉPART D'UNE PROPOSITION CONCRÈTE

Depuis la genèse du projet WIM, nous avons l'intention de démarrer notre exploration en partant d'une proposition concrète au sein d'un living lab. Les living lab sont des espaces d'expérimentation dans lesquels se rassemblent les membres d'un projet de RAP pour développer ensemble des innovations sociales ou techniques, des nouveaux services, produits ou modèles économiques (European Network of Living Labs 2019). Dans notre cas, nous avons opté pour la création d'un atelier de valorisation du bois ouvert aux habitant.e.s. Il s'agissait dans un premier temps de développer les infrastructures techniques minimales pour s'essayer au travail du déchet de bois (collecte, réemploi, réparation et réutilisation) pour favoriser l'échange et la rencontre entre citoyen.ne.s. Et puis, progressivement, s'ouvrirait la possibilité pour l'ensemble des citoyen.ne.s présent.e.s de poser un nouveau regard sur le déchet, de créer du lien avec les autres habitant.e.s, de partager leurs compétences et leurs savoirs pour élaborer ensemble un système alternatif de gestion du déchet ancré dans le local. Arrivant doucement à la fin de cette expérience, nous pouvons évaluer l'intérêt de cette entrée par le « faire ». Une méthode qui a tenté une alternative aux dynamiques en place où une élite politique et économique dispose des cartes pour façonner la ville (Harvey 2008).

LA PERTINENCE D'UNE ENTRÉE PAR L'ACTION

Depuis l'ouverture de l'atelier, nous avons basé le projet sur une entrée éminemment ancrée dans l'action. L'objectif était d'introduire la problématique de gestion des déchets urbains par le « faire » plus que par le « dire ». Commencer par le « faire » pour **démarrer dans le concret** (un atelier bois ouvert à tou.te.s où y construire ses projets), pour **éviter d'imposer d'emblée un ensemble de concepts et théories difficilement abordables** (économie circulaire, métabolisme urbain, gestion linéaire des déchets, gentrification, cocréation, recherche transdisciplinaire, RAP, résilience...), et, **surtout, pour donner une voix aux citoyen.ne.s qui ne participent généralement pas.**

LE QUARTIER HEYVAERT, UN ESPACE PEU INVESTI PAR LES HABITANT.E.S

À Heyvaert, le rapport à l'extérieur est très spécifique, les habitants ne passent pas beaucoup de temps dans l'espace public. (...) Il n'existe pas de lieux de détente où l'on peut accéder sans devoir s'inscrire, il faut toujours prévenir, prendre rendez-vous. En plus, il existe peu de projets où l'on donne réellement la possibilité aux habitants de s'investir. En général, la commune et les associations se chargent de tout [...] Personne ne s'arrête dans l'espace de vie, les gens restent chez eux. (...) Il est important de proposer des projets semi-aboutis pour que les habitants puissent réellement s'approprier le lieu.

Georges, habitant du quartier (notes de terrain, 2018)

UN ESPACE POUR LES MAKERS (LALLEMENT 2015)

Depuis l'ouverture, lorsqu'une personne entre en contact avec un partenaire du projet, elle se voit ouvrir les portes d'un espace inhabituel pour le quartier : « Rien n'est impossible à condition que tu sois prêt.e à travailler par toi-même, avec du bois récupéré dans les rues d'Heyvaert et que tu viennes du quartier ou des alentours ». En entrant, le participant, homme ou femme, est invité à démarrer un projet gratuitement, peu importe son niveau de compétences : une niche pour chiens, un lit superposé, une réparation d'armoire, une chaise, un bac à fleurs...

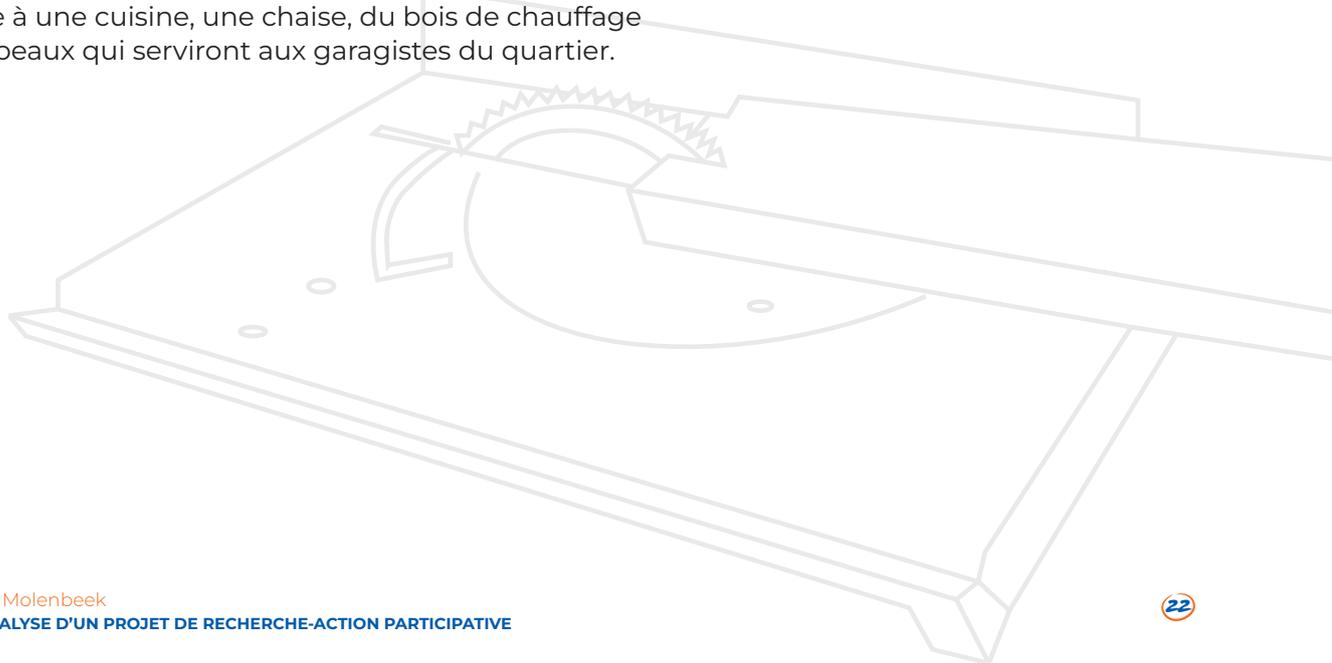
Si le projet WIM surprend souvent les nouveaux et nouvelles du quartier, cela ne les empêche pas de se prêter rapidement au jeu. Par la suite, certain.e.s riverain.e.s repassent simplement

L'atelier bois comme lieu de construction pour et par soi-même est fort apprécié du quartier. La mise à disposition d'un atelier gratuit est déjà une fin en soi pour de nombreux.ses participant.e.s. Des phrases telles que : « Enfin! Il était temps! Il était temps qu'on nous propose quelque chose comme ça dans le quartier », « C'est bien d'avoir accès à un atelier et à des outils » ou « Je ne m'en sentais pas capable, mais avec votre accompagnement, je me dis que tout est possible » sont devenues monnaies courantes au sein du *living lab*.

En contrepartie, l'ouverture de l'espace a généré des attentes. Les citoyen.ne.s sont inévitablement en demande de la suite. Ils.elles souhaitent que la dynamique initiée par les partenaires puisse subsister au-delà du financement Co-Create. À ce stade, il est acquis qu'un atelier bois pourra perdurer. Cependant, les contours du futur atelier sont encore à définir avec les citoyen.ne.s (opérateurs.trices en charge, partenaires potentiel.le.s, financement, utilisateurs.trices, accessible pour qui...).

DES CITOYEN.NE. S QUI REDONNENT VIE À LEURS DÉCHETS

Lorsqu'ils.elles se lancent dans un projet, les participantes et les participants s'inscrivent de facto dans une démarche de réemploi de matériaux. En créant du nouveau avec de l'ancien, ils.elles apprennent à poser un nouveau regard sur le déchet (Messal 2014; Corteel 2015). Les déchets de bois reprennent de la valeur et se voient réattribuer un potentiel d'objet (Guillard 2015). Des planches de bois agglomérés trouvées au pied d'un arbre sont transformées en étagère à chaussures sur mesure, en caisson de protection ou encore en table de nuit. Une pile de palettes abandonnées au coin d'une rue donne naissance à une cuisine, une chaise, du bois de chauffage et des copeaux qui serviront aux garagistes du quartier.



COLLECTE DE BOIS ET RENCONTRE DE L'AUTRE

Durant une récolte dans les rues, j'aperçois un mange-debout en bois avec un socle en métal couché sur le sol. Le pied étant très lourd, je décide de dévisser le dessus pour ne récupérer que le bois, c'était la solution la plus facile comme j'étais toute seule. À la fin de l'opération, un passant m'interpelle (sur la défensive). Il exprime que la table n'était pas à jeter (même si cela semblait être le cas), que je n'avais pas à faire ça. J'explique alors qu'il n'y a pas de soucis, que je peux la remettre à sa place! Que je souhaitais simplement l'utiliser pour un projet du quartier. Je lui explique en quelques mots WIM et là, il change d'attitude. Il a vu notre fresque dans la rue Heyvaert. Il m'a ensuite dit que je pouvais prendre la table, que de toute façon elle était pourrie et qu'elle était à jeter, et il a promis de passer nous rendre visite.

Lisa, animatrice de l'atelier WIM (enregistrement vocal par WhatsApp, 2018)

Pourtant, à Heyvaert, le tri, la collecte et la valorisation des déchets ne vont pas de soi. Ces gestes techniques n'ont pas été intégrés par l'ensemble des habitant.e.s. Et pour cause, pour qu'un système de gestion de déchet soit efficace, il ne peut pas se contenter d'imposer un ensemble de gestes et des règles à des citoyen.ne.s qui produisent et trient des déchets (Montforte 2001; Barbier 1996). Il doit également reposer sur un système de valeurs partagées par ces acteurs (Dobre 2002). Cette réalité est également applicable au projet WIM.

Lorsque des participant.e.s démarrent un projet, ils.elles ne redonnent pas vie aux déchets pour améliorer la gestion de leurs déchets. Ils.elles le font car cette valorisation s'inscrit dans une démarche profondément humaine. Démarche qui, lorsqu'elle prend sens, peut contribuer à l'émergence d'un système alternatif de gestion du déchet. Ces mots ne sont certainement pas utilisés tels quels à l'atelier, mais au-delà des mots, nous travaillons ensemble sur cette problématique.

DE LA TRANSFORMATION DU BOIS À L'IMPLICATION DE SOI

Philotée, Liliane, Marc, Georges, Mohamed, Aïcha et Marie viennent à l'atelier pour fabriquer des meubles, mais pas seulement. En venant au living lab, ils, elles participent également à l'émergence d'un lieu de socialisation. Un espace d'échanges utilisé par les citoyen.ne.s pour répondre à d'autres besoins.

Pour certains, le living lab est devenu un espace de rencontres important. Un espace tiers où l'on peut vivre positivement le quartier le temps d'un barbecue, en partageant un thé ou en tapant sur un marteau. Un lieu qui semble manquer dans ce quartier minéral peu adapté à l'émergence d'une dynamique de quartier.

L'ÉMERGENCE D'UN ESPACE DE RENCONTRE

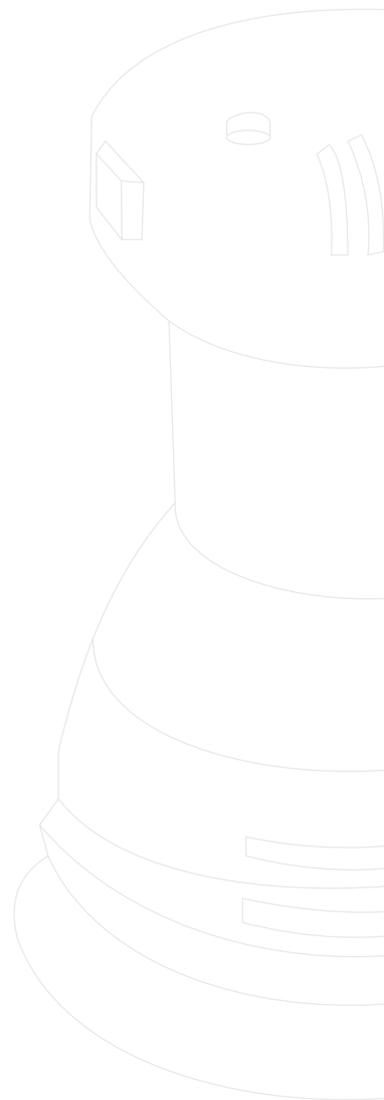
Partenaire : Est-ce qu'il y a des choses qui t'ont étonnée à l'atelier ?

Participante et habitante du quartier : Oui. Ça m'a étonné de voir les dames marocaines travailler à l'atelier. Je trouvais ça génial. Elles s'adaptaient à tout. C'était magnifique de les voir travailler. Ça m'a beaucoup plu, oui. En général, c'est rare de les voir s'approcher des autres. Elles sont toujours en communauté. Même si tu es de la même origine qu'elles, ce n'est pas le problème. Le fait que tu ne te voiles pas comment elles, elles te voient d'une manière différente. Mais ici, dans l'atelier, ce n'était pas la même chose. Ça fait que c'était vraiment génial de les voir comme ça, travailler avec les autres.

Partenaire : Et quand tu croises des participants dans la rue, est-ce que vous parlez un petit peu ?

Participante et habitante du quartier : Pas tellement. Déjà, moi, je ne sors pas de trop, à part pour aller au marché, je suis à la maison. La seule personne que je vois quand je vais au marché, c'est un monsieur qui habite au coin de la rue et sa femme. Et un autre Marocain. Mais lui par contre, quand je le vois, il me parle rarement. Par contre, quand on est dans l'atelier, il me salue poliment, mais ça s'arrête là.

Extrait d'entretien semi-directif (2018)





Pour d'autres, l'atelier sert de lieu d'accueil dans des situations de détresse. Plusieurs citoyen.ne.s ont passé la porte de l'atelier dans un état de crise : une crise migratoire, un problème d'addiction, un besoin d'empathie et d'écoute. Pour ces participant.e.s, WIM a assuré un rôle de refuge. Un lieu pour se tranquilliser du brouhaha de la rue, prendre ses distances, souffler et prendre une place. Une sorte de sas de décompression entre les injonctions permanentes des institutions (emploi, chômage, aides sociales, formations...) et la rudesse de la rue ou du quartier, un lieu où trouver une oreille attentive.

BANDAR : UNE IMPLICATION RAPIDE ET UN DEPART SILENCIEUX

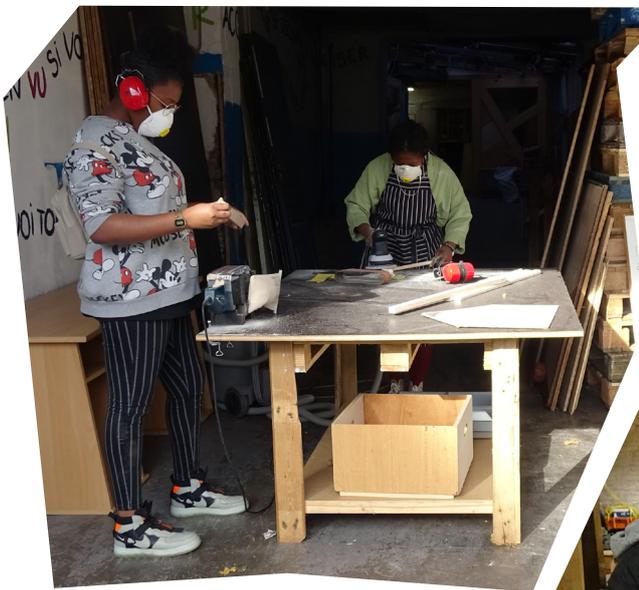
Bandar est arrivé pour la première fois à l'atelier à la fin du mois de juin 2018. Il vivait en situation irrégulière dans le quartier. Il a très rapidement trouvé sa place dans nos murs. Il est très volontaire et aide un peu partout. Après quelques jours seulement, il faisait déjà la publicité pour le projet aux passants : « Tout le monde peut venir ici. Si vous voulez aider, vous êtes le bienvenu. (...) »

Bien que fort investi à l'atelier, il a disparu du jour au lendemain, inquiétant au passage l'animatrice du projet : « Quand un citoyen comme lui ne revient pas, je m'inquiète encore plus que pour les autres », me raconte-t-elle. (...)

Six mois plus tard, Bandar est passé nous voir pour nous partager de bonnes nouvelles : il s'est marié, a trouvé un appartement et cherche un emploi. Il a ajouté qu'il avait déménagé et qu'il n'avait pas les moyens de se payer les transports en commun pour revenir régulièrement. Sa visite nous a rappelé qu'au-delà du bois, l'atelier est un espace d'accueil important pour plusieurs citoyens.

Extrait de notes de terrain (2019)

Quelques soient les raisons initiales de leurs venues, les habitué.e.s ont été encouragé à trouver leur place dans l'atelier. Ici, par leurs actions, les citoyen.ne.s nourrissent le lieu au sens propre comme au sens figuré. Après une période d'acclimatation au projet, de nombreux.euses habitué.e.s prennent le temps de remercier les partenaires. Ils.elles reviennent pour aider l'équipe de terrain à prendre soin du lieu, participent à la vie de l'atelier et du quartier. Ils.elles n'hésitent pas non plus à prendre part aux expériences collectives de valorisation des déchets de bois proposés par l'opérateur technique. Ce faisant, ils.elles contribuent à leur manière au projet à travers un ensemble de dons et de contre-dons matériels et immatériels (Caillé et al. 2018) : de la nourriture, du bois, du temps, du partage de connaissance, de savoir-faire et de savoir-être. Ici, le contre-don est possible, car les attentes initiales n'ont pas été fixées. À travers ce dispositif, les partenaires offrent la possibilité aux participantes et aux participants de s'impliquer dans et autour de l'atelier. (Legris-Revel 2017)



Une petite communauté a émergé autour de ces échanges. Composée des habitué.e.s de l'atelier regroupé sous le nom de WIMeurs, ils se rassemblent dans le cadre d'évènements collectifs mensuels (barbecue, apéritif, rencontre, etc.) et de rencontres improvisées. Les WIMeurs sont régulièrement au rendez-vous. Pourtant, la démarche n'est pas encore portée par ses derniers qui y maintiennent une posture de participant. e. s.



UN OUTIL POUR ÉLARGIR LE CERCLE DE LA PARTICIPATION

Le projet WIM a été imaginé par des acteurs municipaux et a été monté sur base d'une concertation avec des consultants, des scientifiques et des acteurs associatifs du quartier et des alentours. Il ne s'agit pas d'une demande citoyenne et pourtant, le taux de participation à l'atelier depuis son ouverture témoigne d'un intérêt manifeste pour la thématique et le lieu de convivialité qui s'est créé dans ce quartier précarisé.

L'entrée par la pratique nous permet d'étendre la participation à des citoyen.ne.s ordinaires qui ne participent généralement pas (Legris-Revel 2017). Pour y arriver, nous prenons le temps d'aller à la rencontre des habitant.e.s. Nous entrons en contact avec les associations publiques locales et les citoyen.ne.s en participant aux activités programmées par l'associatif local, en effectuant des tournées du quartier, en organisant des ateliers bois à même la rue... L'expérience WIM fait émerger une collaboration entre sphères sociales et culturelles distantes, en ce compris celles des partenaires. Elle met en présence sur le terrain des partenaires experts dans leurs domaines et des «exclus» de l'inclusion sociale ou du développement urbain. Cette entrée est délicate et énergivore, mais elle propose aussi de valoriser une expertise autre que celle des mots.

Dans l'atelier, nous avons travaillé avec des femmes et des hommes, de tous âges, de toutes origines, de toutes religions et de tous milieux socio-économiques. Toutes et tous ont participé d'une manière ou d'une autre au processus de valorisation du déchet. Nous considérons ce rapprochement des publics et l'implication de ces derniers au sein du living lab comme un succès du projet WIM. Surtout, car ces publics sont généralement peu impliqués dans d'autres démarches citoyennes et encore moins dans des démarches de RAP.

UNE MÉTHODE DE COLLECTE DE DONNÉES

L'objet, c'est le point de départ d'une meilleure compréhension de l'autre. Les objets racontent des histoires. Au sein du living lab, nous avons échangé avec les riverains. Nous avons parlé du quotidien et des tensions potentielles qui peuvent l'occuper. Nous avons découvert les motivations qui poussent le participant, homme ou femme, à venir créer du neuf à partir de déchets de bois. Nous avons aussi compris les raisons qui incite l'habitant.e à se séparer de ses meubles, à ne pas réparer, à acheter des meubles de mauvaise qualité... C'est aussi autour de l'objet que nous avons découvert les parcours migratoires des uns, les conditions de vie précaires des autres, mais aussi les aspirations de chacun et le désir partagé de reconnexion avec ses voisins, son quartier et sa

ville. Par leurs participations aux ateliers, leurs échanges et leurs présences, les citoyen.en.s ont nourri les données de recherche. Des données qui peuvent être valorisées dès à présent par les scientifiques dans le cadre de leurs publications.

LES LIMITES DE NOTRE APPROCHE

Depuis le début, les partenaires sont au clair sur la première phase du projet : créer un atelier pour y faire entrer le citoyen. Cette première phase aurait certainement pu bénéficier d'un travail en partenariat avec les citoyens, mais ce ne fut pas le cas. Par contre, les partenaires étaient moins au clair sur la manière de transformer cette entrée par la pratique en volonté de mener ensemble un projet de RAP. Si l'implication au sein de l'atelier fut riche, cette participation n'a pas pour autant rimé cocréation.

Seule, l'entrée par l'action couplée à une volonté de cocréer n'était pas suffisante. Cette entrée n'a pas encouragé les citoyen.ne.s à se joindre à une réflexion plus large sur la gestion du bois et sur l'analyse du métabolisme urbain. Pourtant, l'intention de recherche n'a jamais été cachée au public. La thématique est présente parmi nous, sur les murs de l'atelier, dans les discours, durant les ateliers bois... Dans cette deuxième phase du projet, nous avons rencontré des limites et désirons profiter de cet espace pour les rendre intelligibles.

DES OBJECTIFS TROP AMBITIEUX

En deux ans, les relations engagées avec les résident.e.s du quartier ont fait émerger de nouveaux questionnements. Au living lab, ce n'est pas toujours de la transformation d'un bout de bois dont il est question, mais aussi de relations de voisinage, de contacts avec les garagistes, de partage de bout de vie et de tensions vécues au sein du quartier. Assez rapidement, nous nous sommes posé des questions sur la direction à prendre. **Si ce n'est pas du bois dont il est question dans nos échanges, comment concilier les objectifs du projet RAP avec les attentes des participant.e.s? Comment choisir une direction claire qui convient à l'ensemble des parties prenantes?** Dans la pratique, nous n'avons pas réussi à résoudre ce problème pour plusieurs raisons.

Premièrement, nous réalisons aujourd'hui que **les objectifs du projet de RAP étaient trop ambitieux**. Nous avons voulu travailler en partenariat avec les citoyen.ne.s à l'émergence de solutions innovantes d'un point de vue social, économique et environnemental. Le projet devait nous permettre de tisser des

liens par le bois, de valoriser la majorité des déchets présents sur le territoire, mais également de trouver un modèle économique viable qui puisse financer ce modèle alternatif de gestion des déchets. Des objectifs qui se sont montrés trop audacieux dans **ce quartier où les besoins primaires des citoyen.ne.s ne sont généralement pas rempli** (accès à un logement salubre, à un travail, à de l'alimentation...) **En outre, à Heyvaert les citoyens sont généralement de passage.** Il y est très difficile d'y mobiliser des habitants au moyen ou long terme. Il faut régulièrement mobiliser de nouvelles personnes et prendre le temps de réexpliquer le projet aux arrivants. Ces mouvements impliquent également que la mémoire collective du projet est détenue par les partenaires et qu'il faut être prêt à travailler sur des objectifs de court terme avec les citoyen.ne.s présent.es.

Deuxièmement, si l'ensemble des objectifs ont été poursuivis c'est aussi, car chacun d'eux offrait une raison d'être à l'ensemble des partenaires. Comment, par exemple, expliquer la présence d'un menuisier sur un projet qui n'aurait plus pour objectif central de valoriser du bois? Cette potentielle perte de sens, exprimée à plusieurs reprises par les partenaires à influencer la poursuite de ces trois objectifs qui semblaient pourtant difficiles à atteindre.

POUR TRAVAILLER ENSEMBLE, IL FAUT D'ABORD SE COMPRENDRE

La recherche-action participative, la co-création, un système de gestion locale des déchets, la valorisation de la matière, être co-chercheur, l'économie circulaire, la résilience, le métabolisme urbain : tous ces mots sont utilisés quotidiennement au sein de l'atelier. Pourtant, d'un partenaire à l'autre, ces concepts sont compris différemment. Si le projet n'a pas été qu'un succès, c'est également, car les partenaires n'ont pas réussi à se comprendre sur certains éléments essentiels du projet. Au quotidien, le projet WIM nous rappelle que les tensions qui existent entre partenaires peuvent être atténuées dès le départ si on prend le temps de s'écouter, de définir les rôles de chacun, les mots utilisés et les méthodes mobilisées. Il faut aussi accepter que les partenaires entrent chacun avec leurs intérêts propres et que certains de ceux-ci soient impliqués différemment dans la recherche et dans l'action. D'un côté, les acteurs de terrain doivent être prêts à porter de temps à autre une casquette de co-chercheur impliqué dans des démarches de recensement de données et de réflexion sur leurs actions. De l'autre, les scientifiques doivent accepter

d'être engagés sur le terrain, d'être actifs et de prendre part à la vie du projet, mais également prendre le temps de partager leurs observations avec l'ensemble des partenaires. Loin de remettre en cause la légitimité scientifique des connaissances qui pourront être produites, cette posture d'universitaire impliqué permet au contraire de produire des données de recherche singulières qui pourront ensuite être valorisées au niveau scientifique et sur le terrain. À ce stade du projet, nous nous rendons compte que faire partie d'une RAP c'est également accepter que les priorités des différents partenaires ne s'alignent pas toujours. D'un côté, l'action se joue dans le court terme pour les partenaires non universitaires. De l'autre, la recherche nécessite une implication sur le terrain, cumulée à un temps de recul et d'analyse, et un va-et-vient entre terrain et théorie. Chaque partenaire doit prendre le temps de réadapter ses modalités de travail en faisant un pas vers l'autre. En fin de compte, il faut arriver à valoriser ensemble des résultats solides et utiles sur le plan scientifique et sur le terrain. Prendre le temps de réaliser cet ajustement en équipe nous semble être indispensable lorsqu'on veut mener à bien une RAP. Au sein du projet WIM, un travail de compréhension des rôles des uns et des autres et de redéfinition de la RAP a réellement manqué.

OUVERTURES

À Heyvaert, les participant.e.s voient doucement la fin du projet arriver. Prenant le temps de les rencontrer dans le cadre d'entretiens semi-directifs, ils nous expriment tous leur besoin de continuité par rapport au lieu et à ce qui s'y vit. Tous nous rappellent qu'il faut maintenir l'espace de convivialité ouvert, mais également l'accès à un atelier bois et à un accompagnement. Ces habitant.e.s sont fiers des compétences qu'ils y ont acquises, des liens qu'ils y ont formés et au passage du déchet-matériau bois qu'ils ont pu y transformer. La force de cette entrée par l'action est d'avoir ouvert l'expérience WIM de reconnexion au bois, à soi et à la ville à un public jusque-là majoritairement absent des espaces de réflexion et d'action sur son milieu. À travers la rencontre et l'écoute des citoyens, nous avons favorisé l'émergence d'un comité des fêtes dans le quartier, lancé des soupers mensuels de rencontre à l'atelier, insufflé la rencontre de voisins autour d'une réflexion sur la salubrité de leurs espaces communs, provoqué la rencontre de commissionnaires africains avec les habitants... Si le projet est un succès du point de vue de l'inclusion et de

la participation, il reste toutefois fragile dans son essence. Loin de vouloir proposer une vision normative de la recherche-action participative, nous ne pouvons pas dire pour autant que les citoyen.ne.s ont eu une place de co-chercheur dans ce projet. Ils ont certainement participé au processus et influencé les grandes lignes du projet. Toutefois, le trajet est encore long avant de transformer cette participation en implication pleine et consciente dans un processus de RAP. Pour offrir tout son potentiel, l'entrée par l'action doit se permettre une plus grande flexibilité. Les partenaires doivent être prêts à suivre les enjeux du lieu où ils tentent leur expérience. Concrètement, les limites que nous avons identifiées dans notre approche auraient pu être dépassées si nous nous étions offert l'espace de redéfinir avec les participant.e.s. la question de recherche et les rôles des partenaires dans ce nouvel espace après avoir tissé des liens avec les citoyen.ne.s.

LEXIQUE DES ABRÉVIATIONS

CVO : Commerces de voitures d'occasion

DMB : Déchet-matériau bois

INNOVIRIS : Institut bruxellois pour la Recherche et l'Innovation

LAAP : Laboratoire d'anthropologie prospective

RAP : Recherche-action participative

WIM: Wood in Molenbeek

RÉFÉRENCES

Anadon, Marta, éd. 2007. *La recherche participative : multiples regards*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Anadon, Marta, et Christine Couture, éd. 2007. « La Recherche participative, une préoccupation toujours vivace ». In *La recherche participative : multiples regards*, 3-7. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Barbier, Rémi. 1996. « Une société au rendez-vous de ses déchets. L'internalisation des déchets comme figure de la dynamique du collectif ». Paris, ENMP. <http://www.theses.fr/1996ENMP0673>.

Bastien, Soulé. 2007. « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales ». *Recherches Qualitatives* 27 (1) : 127-40.

Be Circular. 2016. « Programme régional en économie circulaire », 69.

Blangy, Sylvie. 2017. *Construire le tourisme autochtone par la recherche-action participative et les technologies de communication : une nouvelle approche de la gestion des ressources et des territoires*. Paris : L'Harmattan.

Bordeaux, Bryan C., Crystal Wiley, S. Darius Tandon, Carol R. Horowitz, Pamela Bohrer Brown, et Éric B. Bass. 2007. « Guidelines for Writing Manuscripts About Community-Based Participatory Research for Peer-Reviewed Journals ». *Progress in community health partnerships : research, education, and action* 1 (3): 281-88. <https://doi.org/10.1353/cpr.2007.0018>.

Brandt, Patric, Anna Ernst, Fabienne Gralla, Christopher Luederitz, Daniel J. Lang, Jens Newig, Florian Reinert, David J. Abson, et Henrik von Wehrden. 2013. « A review of transdisciplinary research in sustainability science ». *Ecological Economics* 92: 1-13.

Caillé, Alain, Philippe Chanial, Jean-Frédéric de Hasque, et Caroline Sappia. 2018. *Anthropologie(s) du don. La découverte*. Vol. 2. 52 vol. *Revue du Mauss*. <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2018-2.htm>.

Carrel, Marion. 2013. *Faire participer les habitants ? : Citoyenneté et pouvoir d'agir dans les quartiers populaires*. ENS Éditions. <https://doi.org/10.4000/books.enseditions.5236>.

Chabrol, Marie, et Caroline Rozenholc. 2015. « Rester en centre-ville. Ce (ux) qui résiste (nt) à la gentrification ». *Uzance Revue d'ethnologie européenne de la fédération Wallonie-Bruxelles*, no 4: 4-15.

Chevalier, Jacques, et Daniel Buckles. 2013. *Participatory Action Research: Theory and Methods for Engaged Inquiry*. 1ere edition. London: Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203107386>.

Colon, Paul-Louis. 2012. « Écouter le bruit, faire entendre la gêne ». Communications n° 90 (1): 95-107.

Contrats de Quartiers Durables. 2017. « Contrat de Rénovation Urbaine 5 - "Heyvaert-Pointcaré" ». Bruxelles, janvier 1. https://sharing.oodrive.com/templates/easyshare_v4/jsp/main.jsp?workspace=mbhg&v=4.34.0-RC2.20171012.1328-&u=s&a=i.

Corteel, Delphine. 2016. « Requalifier les excédents de la société de consommation dans les organisations à but non lucratif ». Techniques & Culture, no 65-66 (décembre): 256-59.

Cosson, Jean-François, Annick Brun-Jacob, Julien Marchand, Paul Boniface, Christine Ortmans, Gilles Salvat, et Jean-Marc Armand. 2019. « La recherche participative CITIQUE ». Santé Publique S1 (HS): 89-90.

Crosnier, Hervé Le, Claudia Neubauer, et Bérangère Storup. 2013. « Sciences participatives ou ingénierie sociale : quand amateurs et chercheurs coproduisent les savoirs ». Hermes, La Revue n° 67 (3): 68-74.

Deffet, Éric. 2018. « "Nous avons l'impression de vivre constamment dans les poubelles" ». Le Soir Plus. 2018. <https://www.lesoir.be/149729/article/2018-04-06/nous-avons-limpression-de-vivre-constamment-dans-les-poubelles>.

Dobre, Michelle. 2002. L'écologie au quotidien. Éléments pour une théorie sociologique de la résistance ordinaire. Paris: L'Harmattan.

Dubost, Jean, et André Lévy. 2002. « Recherche-action et intervention ». In Vocabulaire de psychosociologie, par Jacqueline Barus-Michel, Eugène Enriquez, et André Lévy, 291-416. Hors collection. ERES. <https://www.cairn.info/vocabulaire-de-psychosociologie--9782749206851-page-391.htm>.

European Network of Living Labs. 2019. « What Are Living Labs ? » 2019. <https://enoll.org/about-us/>.

Grundy, S. 1988. « Three modes of action research. » In The Action Research Reader. Geelong: Deakin University Press.

Harvey, David. 2008. « The Right to the City ». New Left Review, no 53. <https://newleftreview.org/issues/1153/articles/david-harvey-the-right-to-the-city>.

Hughes, I. 2008. « Action Research in Healthcare ». In The Sage handbook of action research: participative inquiry and practice, par Peter Reason et Hilary Bradbury, 2nd ed. London ; Thousand Oaks, Calif: SAGE Publications.

Inter-environnement Bruxelles. 2017. « Des vaches et des voitures. Carnets du quartier Heyvaert ». Bruxelles en mouvements, no 287 (août). <http://www.ieb.be/-Bem-289->.

Israel, B. A., A. J. Schulz, E. A. Parker, et A. B. Becker. 1998. « Review of Community-Based Research: Assessing Partnership Approaches to Improve Public Health ». *Annual Review of Public Health* 19: 173-202. <https://doi.org/10.1146/annurev.publhealth.19.1.173>.

Jollivet, Marcel. 2007. « Les rapports entre sciences et société en question au CNRS : un (faux ?) départ ». *Natures Sciences Sociétés* Vol. 15 (4): 417-23.

Lallement, Michel. 2015. *L'Âge du faire: hacking, travail, anarchie. La couleur des idées*. Paris: Seuil.

Laplantine, François. 2007. « Les tensions constitutives de la pratique anthropologique ». In *L'anthropologie*, Édition Payot et Rivages. <https://www.decitre.fr/livres/l-anthropologie-9782228888899.html>.

Legris-Revel, Marie. 2017. « Qui mobilise qui ? Renverser la perspective de la participation. » Bruxelles. <https://vimeo.com/242740948>.

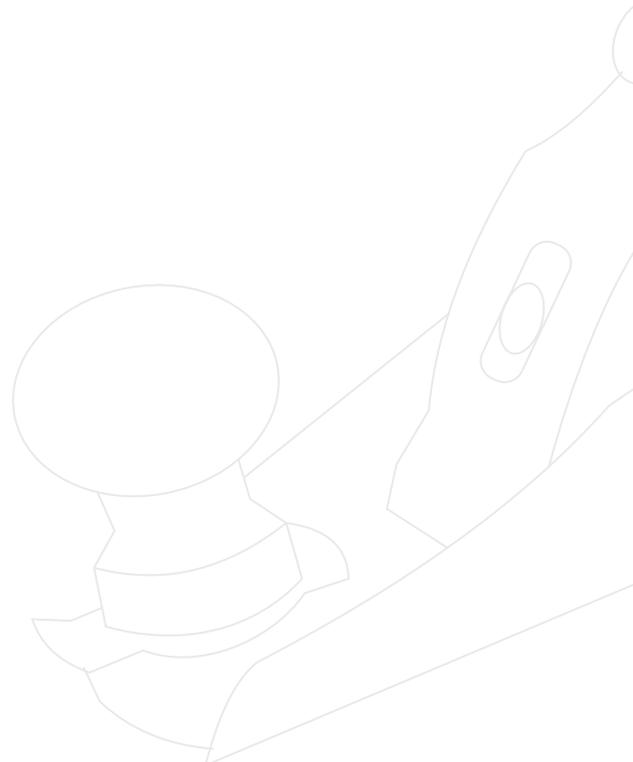
Lenel, Emmanuelle. 2015. « Vivre au milieu des voitures. Ressorts et tensions sociospatiales d'une alliance de propriétaires pour un quartier habitable ». *Uzance* 4: 16-26.

Monitoring de quartier. 2014. « Monitoring de quartier ». Institut bruxellois de statistique et d'Analyse et Observatoire de la santé et du social de Région de Bruxelles-Capitale. 2014.

Monitoring de quartier. 2016. *Zoom sur les communes : Molenbeek*. Zoom sur les communes. Bruxelles: Institut bruxellois de statistique et d'Analyse et Observatoire de la santé et du social de Région de Bruxelles-Capitale. <http://ibsa.brussels/fichiers/publications/bru19/Molenbeek-St-Jean.pdf>.
Montforte, Isabelle. 2001. « De la récupération au recyclage ». In *L'environnement, question sociale. Dix ans de recherches pour le ministère de l'Environnement*, par Dominique Voynet et Robert Rochefort, Éditions Odile Jacobs. Paris.

Park, Robert E., Ernest W. Burgess, Roderick Duncan McKenzie, et Roderick D. McKenzie. 1967. *The City*. University of Chicago Press.

Pivot, Agnès, et Pieter Leroy. 2001. « La transdisciplinarité : un mythe ou une réalité ? : Compte rendu de symposium ». *Nature Sciences Sociétés* 9 (1): 66-70.



Plan d'Aménagement Directeur. 2018. «Périmètre, diagnostic, enjeux et objectifs du projet de Plan d'Aménagement Directeur (PAD) Heyvaert». Bruxelles. https://perspective.brussels/sites/default/files/poles/20180604_heyvaert.pdf.

Port de Bruxelles. 2018. «Décision du CA du Port de Bruxelles concernant le ro-ro». Text. Port de Bruxelles. 2018. <https://port.brussels/fr/actualites/decision-du-ca-du-port-de-bruxelles-concernant-le-ro-ro>.

Rosenfeld, Martin. 2013. «Bruxelles - Cotonou. Une anthropologie économique de la filière euroafricaine d'exportation de véhicules d'occasion». Thèse de doctorat, Bruxelles: ULB.

Sacco, Muriel. 2015. «Heyvaert au prisme des Contrats de quartier anderlechtois : du commercial au résidentiel.» Uzance 4: 39-51.

Sénéchal, Cataline. 2015. «L'abattoir d'Anderlecht : les trois vies d'une exception urbaine». Uzance 4: 52-62.

SIEP. 2019. «Fiche métier : Valoriste». Métiers.be. 2019. <http://metiers.siep.be/metier/valoriste/>.

Van Campenhoudt, Luc, Abraham Franssen, et Fabrizio Cantelli. 2009. «La méthode d'analyse en groupe. Explication, applications et implications d'un nouveau dispositif de recherche». SociologieS, novembre. <http://journals.openedition.org/sociologies/2968>.

Van Criekingen, Mathieu, et Martin Rosenfeld. 2015. «Bienvenue à Heyvaert. Introduction au numéro». Uzance 4: 1-3.

COORDINATION DE LA PUBLICATION : Maëlle Van der Linden
RÉDACTION : Maëlle Van der Linden, Lisa Auquier, Xavier Guilmin, Julie Hermesse
MISE EN PAGE ET ILLUSTRATIONS : Lisa Auquier, María Menéndez